



Préambule

Bianca Botea, Sarah Rojon

► To cite this version:

Bianca Botea, Sarah Rojon. Préambule. *Parcours Anthropologiques*, Centre de recherches et d'études anthropologiques, 2015, *Ethnographies du changement et de l'attachement*, <<http://pa.revues.org/382>>. <halshs-01323384>

HAL Id: halshs-01323384

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01323384>

Submitted on 30 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bianca Botea et Sarah Rojon

Préambule

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Bianca Botea et Sarah Rojon, « Préambule », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 17 novembre 2015. URL : <http://pa.revues.org/382>

Éditeur : Centre de recherche et d'études anthropologiques (CREA)

<http://pa.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://pa.revues.org/382>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Créa

Préambule

Bianca Botea

Université Lumière Lyon 2, CREA

Sarah Rojon

Université Jean Monnet - Saint Étienne, Centre Max Weber

GENÈSE D'UNE PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE

Alimentée par une réflexion inspirée de nos terrains de recherche en Europe (France, Roumanie, Royaume-Uni), l'initiative de ce numéro prend sa source dans notre rencontre autour d'une recherche ethnographique conduite à la Duchère entre 2007 et 2010. Ce quartier lyonnais faisait alors l'objet d'un projet de rénovation urbaine, lequel impliquait des opérations de démolition, reconstruction et dé/relogement. Notre action est partie d'une sollicitation de la Maison des Jeunes et de la Culture (MJC) de la Duchère pour un « cadrage scientifique » de Cafés-débats autour de la thématique des traditions, visant à « accompagner » les habitants dans ce contexte de bouleversement de leur trajectoire et de leur environnement de vie. Le projet s'est poursuivi par une enquête aboutissant à la réalisation d'une exposition¹. Cette enquête, menée conjointement avec des habitants et plusieurs structures du quartier (MJC, centre social, bibliothèque, etc.), a tenté d'offrir une lecture de la rénovation urbaine en saisissant les dissonances dans les conceptions de l'habiter entre différents acteurs urbains : habitants, professionnels du secteur social et culturel, concepteurs et techniciens urbains, élus. Deux postures principales semblaient se cristalliser : l'une tournée vers les expériences des lieux habités voués à la disparition, et l'autre vers l'avenir et le renouveau du quartier (Botea, 2014 ; Rojon, 2014). L'inquiétude de la séparation et un certain attachement ressortaient comme un motif récurrent du discours des habitants qui vivaient une situation plus ou moins traumatique : rupture des tissus sociaux au niveau de la famille, des amis, du voisinage, des groupes d'appartenance, des réseaux d'économie domestique, etc. Cette attitude, jugée réactionnaire par certains acteurs, s'avérait un problème pratique dans la réalisation du projet urbain ; elle était vue comme un obstacle et une résistance au changement.

De multiples attachements étaient en fait signifiés dans ce moment de crise, y compris de la part des nouveaux résidents. Ces attachements se révélaient comme le nœud d'une controverse, d'un problème en commun, dans le sens deweyen de *concern* (Dewey, 2010 [1927], 2006 [1938]), autrement dit n'existant pas *a priori* mais se formulant par des conflits d'interprétation, au cours

1 Pour un descriptif détaillé de la genèse du projet, voir Botea (2014).

d'échanges et de rapports de force. Dans de telles circonstances, nous-mêmes, en tant que chercheuses, avons également été entraînées dans ces affrontements, prises dans la controverse et dans des attachements², invitées à assumer une position au cœur d'un paysage urbain qui nous apparaissait, à l'époque, clivé.

Cette expérience de recherche nous a amenées à nous intéresser au changement urbain, non pas comme un phénomène extérieur et objectif auquel les individus – incluant ici le chercheur – se trouvent confrontés, mais comme ce qui leur arrive et ce à quoi ils participent, y compris à travers le dispositif de l'enquête. Nous souhaitons par conséquent interroger la dimension expérientielle du changement à l'aune des attachements mis à l'épreuve. A partir de démarches ethnographiques – de parcours singuliers, d'observations, de rencontres, d'échanges et de collaborations donnant corps au terrain –, nous saisissons les situations où se négocient une pluralité d'intentions, de positions et d'attachements à travers lesquelles les individus performant les uns par rapport aux autres. L'intérêt de cette perspective ethnographique est ainsi de sortir d'une vision qui dichotomise les politiques « par le haut » et les pratiques « par le bas »³, un écueil mis en évidence par exemple dans des travaux portant sur les phénomènes de participation (Cefaï *et al.*, 2012). Cependant, il n'est pas inutile de revenir sur le sens du mot « ethnographie ». Nous rejoignons ici une critique faite par certains auteurs à l'encontre des recherches qui, malgré leur dimension qualitative, « sont rarement à proprement parler ethnographiques » : « [elles] reposent souvent sur un travail de terrain avec immersion au sein du milieu étudié, mais elles recourent en premier lieu à des entretiens, donc à des matériaux d'ordre déclaratif, hors contexte, et ne proposent que peu de descriptions et d'analyses de situations » (*idem*)⁴.

Dans notre perspective, plutôt que d'être un nouveau concept à la suite de ceux mobilisés dans les recherches sur les « maux » urbains, l'attachement traduit un « problème » pratique de l'enquête (Dewey), un problème partagé – bien que différemment – par l'ensemble des acteurs concernés par les

2 Michel Callon mettait en avant la place de l'attachement mais aussi du détachement envers nos interlocuteurs comme une composante centrale de l'enquête et comme une forme d'engagement du chercheur (Callon, 1999 : 77). Nous utiliserons dans ce numéro uniquement le terme d'attachement, quoique son corollaire, le détachement, soit potentiellement inclus.

3 La question du renouvellement urbain (*urban regeneration, urban renewal*) a été principalement examinée sous l'angle macroscopique, par les sciences politiques, la géographie et la sociologie, notamment autour des problématiques du peuplement, de la gentrification, de la ségrégation, de l'habitat et de la démocratie participative. La perspective que nous proposons s'éloigne de ce courant des études sur les transformations urbaines, lesquelles ont mis l'accent sur les tensions entre les injonctions des gouvernances urbaines et le vécu des usagers. A titre d'exemple, voir les travaux de Lelévrier (2010) ou encore de Gravari-Barbas et Ripoll (2010).

⁴ Voir aussi Eric Chauvier (2011) qui soutient un propos similaire.

transformations en cours, y compris nous-mêmes. Notre intérêt pour les attachements émerge en effet de cette mise à l'épreuve par le terrain, d'un d'engagement avec l'environnement, avec les choses en train de se faire, et non pas d'une démarche de mise à distance objectivante fournissant un modèle théorique ou une expertise, établis par la transposition des données de terrain dans un cadre scientifique (Ingold, 2011 : 154-155). Autrement dit, il s'agit moins pour nous de chercher une définition anthropologique de l'attachement à vocation généralisante, que de le considérer dans ses effets pratiques et ses mises à l'épreuve, constitutifs de l'enquête, selon une approche pragmatiste (Hennion, 2015)⁵.

A la Duchère, nous avons fait le constat que la question du changement urbain était souvent pensée selon la perspective de la transition, c'est-à-dire du passage d'un état à un autre dans une visée progressiste supposant une rupture avec le passé. Cette posture était principalement incarnée par les professionnels de l'aménagement urbain mais aussi par certains habitants se projetant de manière positive dans l'avenir du quartier ou alors souhaitant le quitter. Une autre manière d'appréhender les transformations se manifestait dans une posture de nostalgie et de résistance au projet urbain. Dans les deux cas, l'attachement semblait être conçu comme une attache, un lien déjà donné et réitéré dans le présent, que l'on souhaite préserver ou dépasser. Les positions des habitants pouvaient se ranger selon deux catégories d'attachement exclusives : soit un système d'attaches enfermé dans un passé, car ne pouvant plus s'actualiser du fait de la rénovation urbaine, soit l'acceptation du changement supposant la reconstitution d'attaches à de nouveaux espaces.

Cette perspective du changement, sous l'angle de la transition ou de la résistance, de la progression ou de la régression par rapport à un état donné, oriente donc la manière de penser l'attachement, considéré ainsi comme une attache, au sens d'une fixation ou crispation, ou au contraire d'une création *ex nihilo*.

Nous souhaitons au contraire interroger l'idée du changement en tant que mouvement et devenir, induisant par là un regard dynamique sur l'attachement, compris comme une compétence des individus qui s'acquiert dans un flux continu de réajustement de l'existence avec l'environnement. Ainsi conceptualisé, l'attachement repose sur un champ d'expérience projeté vers un horizon des possibles, et en cela il est constamment engagé dans la formulation des devenirs.

⁵ Cette perspective d'analyse de l'attachement comme manière par laquelle l'enquête se fait a été formulée par rapport au terrain de la Duchère dans un moment ultérieur à l'enquête proprement dite menée dans le quartier. Je remercie les collègues du séminaire *Attachement. Pragmatisme et Sciences Sociales* au Centre de Sociologie de l'Innovation, coordonné par Antoine Hennion, séminaire auquel j'ai participé entre 2013 et 2015 et qui a constitué un point de départ vers cette perspective (note de Bianca Botea).

Les espaces urbains visés par des opérations de réaménagement constituent pour nous des terrains saillants, la ville étant le lieu par excellence des changements rapides, des parcours croisés et des compétences mobiles. Du fait qu'ils supposent de profonds bouleversements, ces terrains urbains touchés par de violentes mutations mettent particulièrement en lumière les situations d'épreuve et les processus d'attachement. De plus, les marges urbaines, jugées comme des espaces dévalorisés nécessitant parfois destruction et reconstruction en vue d'une reconquête, permettent d'observer la ville en train de se faire, à partir de son degré zéro ou de la non-ville (Agier, 2015), émergeant du désordre et enclenchant des pratiques d'urbanité. Au-delà de la portée heuristique des situations de changement radical, qui ont constitué le point de départ de cette interrogation, la visée plus large de ce numéro thématique est d'amener une réflexion sur l'articulation entre attachement et changement en intégrant l'analyse des phénomènes de changement silencieux, des événements et des transformations d'ordres différents, des plus ordinaires aux plus inouïs.

AU-DELÀ DE L'ATTACHE UNE APPROCHE ÉCOLOGIQUE DE L'ATTACHEMENT

Nous souhaitons revenir sur quelques contributions théoriques qui ont orienté notre réflexion sur l'attachement. Elles proviennent, d'une part, des chercheurs du Centre de Sociologie de l'Innovation et de leurs préoccupations pour les objets en *Science and Technology Studies*, pour la musique, le goût et la médiation, ainsi que pour la question de l'engagement comme attachement dans l'enquête⁶. L'humain ne peut être qu'attaché, nous dit Bruno Latour, et c'est ainsi qu'il transforme le monde. Il y a certes de bons et de mauvais attachements, rajoute l'auteur, toujours est-il qu'ils sont « des liens qui font exister » (Latour, 2000 : 202). Pour comprendre le social, plutôt que de partir des individus pour arriver aux structures sociales, ou inversement – vieux débat en sciences sociales entre autonomie des individus et déterminisme social –, « on va parcourir des espaces qui ne rencontrent ni l'individu ni la société puisque toutes les mises en mouvement dépendent de la nature des attachements et des capacités qu'on leur reconnaît de faire exister ou non des sujets qui leur sont attachés. Aux sociologies qui jouent sur la gamme des libertés et des déterminations, s'oppose une sociologie des faitiches, des moyens, des médiations, autrement dit des bons et mauvais attachements » (*idem* : 195). C'est en nous focalisant sur ces médiations et ces « réseaux d'attachement », « que nous pouvons comprendre la nature précise de ce qui nous fait être » (*ibid* : 192).

Lorsque nous parlons d'attachements, « ce à quoi nous tenons et ce qui nous tient », nous ne devons pas les regarder comme des liens fixés, autrement

6 Nous pensons ici particulièrement aux travaux d'A. Hennion, de B. Latour, et de M. Callon.

dit comme des attaches (Hennion : 2010) : « pour savoir ce à quoi on tient, il faut l'éprouver et le mettre à l'épreuve » (*idem* : 179). Soumis continuellement à l'expérience, les attachements n'existent que par ce travail d'effectuation permanente, tout en se déployant à partir d'un « tissu serré d'expériences passées ».

D'autre part, nous nous référons aux contributions concernant la thématique de l'attachement au lieu, *Place Attachment*, autour de laquelle s'est développé un champ multidisciplinaire largement dominé par des travaux anglo-saxons. Ces travaux, qui n'ont cessé de se diversifier depuis les années 1970, portent sur la question des liens affectifs à l'environnement (Manzo et Devine-Wright, 2013). La dimension dynamique de l'attachement est notamment abordée vis-à-vis des changements importants endurés par les individus, à l'instar des victimes de catastrophes ou des migrants. Opposé à tort à la mobilité, l'attachement est souvent regardé comme ce qui ferait défaut aux êtres les plus mobiles ou alors ce dont ils seraient affranchis. Le cosmopolite serait incapable de se fixer quelque part (sans attaches) quand l'autochtone serait enraciné dans son sol natal (attaché). Critiquant cette vision étriquée et exclusive de l'attachement au lieu d'origine, Per Gustafson (2001) a proposé un modèle d'analyse basé sur la distinction entre deux types de lieu et de rapport au lieu permettant de saisir différentes manières de s'attacher : « *place as roots* » et « *place as routes* ». Le mot *roots* suppose une conception traditionnelle de l'attachement au lieu par un ancrage de longue durée au sein de la communauté, tandis que le terme *routes* implique une attitude plus élective, inhérente à la trajectoire et aux choix personnels. Ce modèle soutient avantageusement que les individus peuvent s'attacher à de multiples lieux selon des modalités variées.

De notre point de vue, penser l'attachement requiert en outre de s'écarter d'une approche des lieux de vie comme contenant des pratiques sociales. De même que le corps n'est pas un contenant de vie, l'espace n'est pas un contenant de pratiques humaines (Ingold, 2000, 2011 ; Retaille, 2005 ; Lussault, 2007). Selon cette perspective, l'espace ou l'environnement n'est pas une enveloppe ou un monde extérieur à l'individu, mais un résultat de la perception et de l'action (Joseph, 2002 ; Ingold, 2000, 2011). Pour Tim Ingold, l'individu et l'environnement ne sont d'ailleurs pas des entités séparées. Le monde n'est pas une extériorité, il est ce que je perçois et ce à quoi je participe dans l'action. L'individu est réceptif, il est perméable au monde, il est fait du monde, il est son prolongement et vice-versa. L'attachement n'est pas le lien intime entre l'individu et le monde, il n'opère pas une relation (un lien) dans le sens strict, entre deux entités, mais il est relation uniquement dans le sens d'une transformation continue de l'individu par le monde et du monde par

l'individu à travers l'expérience des ajustements quotidiens⁷. L'attachement résulte de cette expérience d'altération réciproque ; il est ce processus sensible et intime par lequel on se fait exister le monde⁸.

L'attachement, dans la perspective écologique qui nous intéresse ici, est toujours affaire de mouvement. Les individus ne sont en fait pas attachés à des lieux et ne vivent pas non plus dans les lieux, mais plutôt le long des parcours qui les amènent d'un endroit à l'autre, dessinant ainsi des espaces de vie connectés par le cheminement. L'exemple assez éclairant que donne Ingold est celui de la pratique de vie dans une maison. D'ordinaire, un individu ne passe pas sa journée dans son salon ou son bureau, puisqu'il est amené à se déplacer d'une pièce à une autre, de la chambre à coucher aux toilettes, de la salle de bain à la cuisine, etc. On ne vit pas non plus confiné dans la maison étant donné qu'il faut se rendre au travail, emmener les enfants à l'école, faire des courses, etc. On ne vit pas dans un lieu, ni même dans plusieurs, mais à partir, autour, entre ces lieux, selon les tâches quotidiennes qui guident les pas⁹.

Au vu de ce que nous venons d'exposer, nous préférons parler d'attachement « tout court », c'est-à-dire dans un sens intransitif, plutôt que d'attachement à des objets et/ou à des lieux, ceci afin d'insister sur les parcours. C'est cette intransitivité de l'attachement compris comme processus qui lui vaut sa portée écologique. En observant et en décrivant des situations de vie dans lesquelles nos interlocuteurs et nous-mêmes sommes pris, nous pouvons mieux saisir l'attachement sans le réduire à l'attache, laquelle est avant tout effet de récit. L'approche ethnographique nous permet ainsi d'accéder à cette double dimension de l'attachement : d'une part, les manières de faire parcours et de s'engager avec l'environnement, en tant qu'initiation perpétuelle, d'autre part, le recours à la grammaire de l'attache, pour dire l'attachement.

7 Sous un autre angle, certaines critiques de la notion de médiation en tant que « lien » entre des mondes séparés rejoignent sur ce point particulier les travaux sur la perception d'Ingold. Analysant les pratiques des amateurs de musique ou de vin à partir d'une perspective pragmatiste de la médiation et des attachements, Antoine Hennion montre que les « objets » ne sont pas des choses du monde extérieur, des choses fixes. Elles sont des *pragmata* (W. James), autrement dit des « choses-relations », des « choses en extension », des objets fuyants qui mis à l'épreuve de l'action construisent autour d'eux des circulations, des liens, des ambiances, « récréant des mondes inédits et composés » (Hennion, 2013).

8 Nous rappelons ici la formule de Geneviève Teil, on « se fait aimer » les choses, laquelle rend compte d'un champ d'action nécessaire et de différents types de médiations intervenant dans la formation du goût et l'attachement au vin (Teil, 2003 citée in Hennion, 2013).

9 Comme l'explique Ingold reprenant Gibson, la perception même du monde se construit par le mouvement : « [elle] est l'accomplissement non d'un esprit dans un corps mais de l'organisme entier lorsqu'il se déplace dans son environnement et ce qu'il perçoit ne sont pas des choses en tant que telles mais ce qu'elles permettent (*afford*) dans la poursuite de ses activités en cours » (2011 : 11).

Les récits des individus tendent en effet à organiser leurs biographies en disposant des balises, à fixer le vécu par la parole, à créer des catégories temporelles stables et discrètes (passé, présent, avenir) et, *in fine*, à transformer l'attachement en attache. Cependant, le fait de parler d'attache à travers ces récits performe aussi de l'attachement. Il ne s'agit donc pas d'évacuer la portée pragmatiste des catégories discursives, mais simplement notre intérêt est moins focalisé sur les produits de l'attachement (objets, lieux) que sur les parcours à travers lesquels ces attachements se constituent. Ainsi, nous nous intéressons aux altérations dont sont faits ces parcours, en cherchant des médiations qui les rendent « visibles » sur un plan ethnographique, lesquelles sont à la fois moteur et résultat de ces parcours. Qu'il s'agisse d'objets, de dispositifs, d'êtres, de telles médiations ne se réduisent pas à de simples connexions entre l'individu et son environnement puisque, comme nous l'avons précisé, ces deux derniers n'existent pas de manière séparée. Ces médiations résultent plutôt de la présence active de l'individu avec cet environnement¹⁰.

De la même façon, lorsqu'ils rendent compte de leur enquête, les chercheurs occultent souvent la dynamique de l'attachement, puisque l'en train de se faire tend à se fixer à l'écrit, se transposant en attache. Ainsi, cette différence de perspective, entre attaches et attachements, peut-être saisie dans la conception même de l'enquête et du travail de recherche. L'idée que le scientifique n'est guère dans un rapport « froid » avec ses interlocuteurs de terrain, que la dimension « subjective » fait partie de la production de la connaissance est désormais largement admise. Néanmoins, très souvent, un certain réflexe « positiviste » revient lorsque la recherche apparaît comme un processus de construction d'un objet d'enquête, la construction « de son terrain », comme si le chercheur se trouvait devant un monde extérieur à découvrir. Des formules comme « observation participante », voire certaines conceptions de « l'engagement du chercheur », ou encore les démarches d'objectivation entretiennent cette idée de séparation entre le chercheur et « son terrain » ; « ce vocabulaire conserve le sens traditionnel de la discipline et conforte le chercheur dans la position qu'il s'est donnée, allant du viseur au monde visé. » (Hennion, 2015 : 8). Ce rôle de créateur du savoir – et indirectement cette distance qui s'établit avec les interlocuteurs – conduit à minorer la place des émotions dans le processus d'enquête. Or, il en va de même de l'attachement, qui apparaît souvent réduit dans les restitutions écrites de l'ethnologue, en tant qu'élément à part se greffant a posteriori, auxiliaire ou non-dit (Caratini, 2012), ou encore comme une attache, plutôt que comme un savoir intégratif et une manière par laquelle le processus de connaissance et l'enquête se font. Ce réflexe provient de la séparation abrupte

¹⁰ Nous renvoyons à nouveau à la notion de « médiation » utilisée par Antoine Hennion (*cf.* note 7).

et faussée que signalait William James entre la raison et la foi, ou entre ces deux mondes censés être opposés, le savoir et la croyance, le savoir étant attribué au chercheur et la croyance à celles/ceux qu'il étudie. Ce qui distingue le premier du second serait le fait qu'il relève d'un travail de classification et d'abstraction, minimisant les aspects singuliers et situationnels, mais maintenant ainsi un regard de surplomb et de distanciation avec l'environnement. William James distinguait entre « deux types de relations cognitives, mais sans y voir pour autant une différence de nature : la *connaissance par contact, par familiarité* de l'ordre de la croyance, qui peut être rapprochée de la notion de foi perceptive chez Maurice Merleau-Ponty ; la *connaissance sur*, d'ordre conceptuel qui se fonde sur la première. [James] considère que le trajet complet de la connaissance, s'il commence par la sensation doit aussi y reconduire » (Galétic dans la présentation de l'ouvrage de James, 2005 [1916] : 13).

Par conséquent, la connaissance scientifique procède bien elle aussi de cette « connaissance par contact, par familiarité », de l'expérience au sens de Dewey¹¹, autrement dit d'un monde éprouvé à travers des parcours. A la lumière de ces perspectives, ce qui nous intéresse finalement ici c'est de comprendre comment la connaissance, à la fois celle du chercheur et celle des interlocuteurs du terrain, est élaborée en chemin par l'attachement. Si cette dimension de l'attachement en tant que modalité par laquelle l'enquête se fait est relativement peu explorée dans ce numéro (exceptée dans les articles de Bernard Guy, Laurent Legrain et Noël Jouenne), elle mériterait d'être davantage développée.

BIBLIOGRAPHIE

Michel AGIER, *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF, 2015.

Bianca BOTEÀ, « Expérience du changement et attachements », *Ethnologie française*, 44/3 2014, pp. 461-467.

Michel CALLON, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 1999, 41, pp.65-78.

Sophie CARATINI, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, Thierry Marchaisse, 2012.

11 La notion d'expérience qui traverse les travaux de Dewey comporte une dimension écologique inhérente à son approche, que des auteurs comme G. Truc (Dewey, 2005) ou encore A. Pecqueux (2012) ont explicitée ou reprise. L'expérience est un ensemble constitué par une action et ses conséquences. Plus précisément, ce qui nous intéresse surtout dans la conception de Dewey est la localisation des effets de cette action dans l'interaction même entre l'organisme et son environnement ; le lieu de toute expérience est ainsi cette « interaction » ou « transaction ». « "Une expérience a cessé d'être expérimentale pour devenir empirique", en ce sens qu'elle n'implique plus une posture passive mais au contraire une mise à l'épreuve active et réflexive de la réalité et de nos connaissances (toujours provisoires) » (Truc, reprenant Dewey, 2005).

- Daniel CEFĂI, Marion CARREL, Julien TALPIN, *et al.*, « Ethnographies de la participation », *Participations*, 4/3, 2012, pp. 7-48.
- Eric CHAUVIER, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- John DEWEY, *Le public et ses problèmes* Paris, Gallimard, Folio Essai, 2010 [1927].
- John DEWEY, *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 2006 [1938].
- John DEWEY, « La réalité comme expérience », *Tracés*, 9, 2005, pp. 83-91.
- Maria GRAVARI-BARBAS et Fabrice RIPOLL, « De l'appropriation à la valorisation, et retour », *Noroi*, 4/217, 2010, pp. 7-12.
- Per GUSTAFSON, "Roots and Routes: Exploring the Relationship between Place Attachment and Mobility", *Environment and behavior*, 33/5, 2011, pp. 667-686.
- Antoine HENNION, « Vous avez dit attachements ?... », in Madeleine AKRICH, Yannick BARTHE, Fabian MUNIESA *et al.* (dir.), *Mélanges en l'honneur de Michel Callon*, Paris, Presses de l'École des Mines, 2010, pp. 179-190.
- Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS*, 2013, Théories et recherches [en ligne]. URL : <http://sociologies.revues.org/4353>
- Antoine HENNION, « Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James ? », *SociologieS*, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, 2015 [en ligne]. URL : <http://sociologies.revues.org/4953>
- William JAMES, *La volonté de croire*, Les Empecheurs de penser en rond, 2005 [1916].
- Isaac JOSEPH, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts », *Communications*, 73/1, 2002, pp. 149-162.
- Tim INGOLD, *The perception of the environment: essays on livelihood, dwelling and skill*, London, Routledge, 2000.
- Tim INGOLD, *Being alive: essays on movement, knowledge and description*, London, Routledge, 2011.
- Bruno LATOUR, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », in André MICOUD et Michel PERONI (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2000.
- Christine LELÉVRIER, « La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration », *Espaces et sociétés*, 140/1, 2010, pp. 59-74.
- Michel LUSSAULT, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007.
- Lynne C. MANZO et Patrick DEVINE-WRIGHT, *Place attachment: Advances in theory, methods and applications*, New York, Routledge, 2013.
- Denis RETAILLÉ, « L'espace mobile », in Benoît ANTHEAUME et Frédéric GIRAUT (dir.), *Le territoire est mort. Vive les territoires!*, Paris, IRD, 2005.
- Sarah ROJON, « La rénovation de l'habiter dans le grand ensemble de la Duchère. Pour en finir avec la figure des "nouveaux habitants" », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 1/45, 2014, pp. 23-44.
- Geneviève TEIL, *Aimer le vin : Pratiques de la perception*, Toulouse, Octarès, 2003.